

JACQUES DUPIN

Fragmes

Écrire épouvante ma paresse, écrire entame et désagrège
ma stature d'agonisant... et l'herbe pousse, contre toute
attente, l'herbe pousse entre mes jambes, entre mes dents...
la lettre fuit par les pierre écartées, les mottes fendues, le
temps détruit, l'irréversible en suspens...

Ayant peur d'écrire, cédant à la peur, écrivant...

Écrire en se gardant du spéculaire, du simulacre... de la
déflagration... du glissement... autour des yeux, au fond de
l'œil, hors de portée du regard... écrire étant la traversée du
souffle, l'impossible traversée... étant l'impossible...

Écrire depuis toujours, pour quelqu'un, pour personne,
écrire pour les pierres... écrire pour un inconnu, pour un
aveugle, pour un inconnu aveugle... âcre le résidu de ce
brasier, de cette fumée, de ce jet de pierres vers l'autre, vers
l'ombre de l'autre, vers cet inconnu qui attend, qui est là
depuis toujours...

Écrire avec les aiguilles de pins qui adoucissaient la terre devant le caveau de Ponge... à Nîmes, un vingt août, à midi torride... nous étions quinze sous l'ombrage odorant de son bois de pins... dans une chaotique dispersion de pierres huguenotes, dans la chaleur qui est la sienne, qui est la nôtre...

Allant, écrivant, traversant le mur... je parle avec la bouche infectée des victimes, la gueule torride du bourreau... soulevant la trappe, éclairant le bouge sacrificiel, — dénonçant la métaphysique boueuse, incantatoire, castratrice, du livre...

— et humant le remugle, à l'écart des blocs typographiques, des butoirs de plomb, du pullulement insensé des signes dans la fourmilière bas-de-casse, — dernier cul-de-basse fosse, dernier quartier de haute sécurité, — désaffecté, aseptisé, squatterisé...

interdit à la musique du dehors comme à la suffocation du souffle de l'impossible retour... une germination interstitielle, entre la page blême, et le mur des livres...

Dès le premier jour de ma vie, derrière les barreaux des fenêtres de la folie, une note de lumière, et l'allégresse de respirer, de têter, de vomir, — avec l'interdiction de salir ou de rêver, de marquer, d'écrire — de refuser le linge, de regarder le jour... le dur devoir d'être seul, d'écrire à genoux dans le sable pour atteindre le jour, pour jouir du corps et du jour...

Écrire que tu étais moi, que tu étais nue, que je n'étais rien... que l'ombre d'un cep, que le délié d'une lettre, que la fleur de givre sur le carreau... qu'une cicatrice inversée, une morsure éteinte... que l'ouverture et le fermoir, — que l'aube d'hiver et la nuit d'été — que la senteur du genêt sur le tumulus au bord du chemin, — que la même phrase, à l'infini, reprise, biffée, répudiée — écrite...

Dans la douleur, le sommeil strident... pour l'inscription exacerbée du double... écrire en feignant d'oublier le brouillard et le ressentiment, et au-dessous s'ourdit une sorte d'assassinat, une circulation de couteaux ébréchés qu'Artaud hurle et circonscrit, qu'il affûte et qu'il exaspère, en les dirigeant contre son corps, d'un œil de faucon, d'un souffle atroce de terrassier de l'esprit...

car il était seul à tenir raison, une lucidité de supplicié, seul à percer la muraille, à avoir raison contre tous, malgré lui, à exposer son corps à la foudre, à invectiver les dieux et leur sbires, ici et toujours, comme un soir au Vieux-Colombier, je l'ai vu...

Écrire le mur... écrire dans le mur... oublier le mal de vivre, le bonheur de respirer hors du mur... deviner le mot de passe, et tracer la formule avec un ongle dans le salpêtre du cachot... écrire un mot de vérité claire dans le granit... les doigts saignent, le dos brûle... écrire le mur, traverser le mur... inventer la rue, le soleil... abattre la ville... reconstruire le mur qui s'abat sur soi traversant le mur...

Sur la terre brûlée, après l'orage et les trombes d'eau, fleurit d'abord la mauve, et puis le bleuet... est-ce que j'écris la fleur, est-ce que j'écris d'abord l'orage... je vais à ce creusement dans mon corps à l'écart des intempéries, et j'en sors trempé, et transi... il y a l'herbe qui reprend, le chant du coucou, l'aubépinier en fleurs... les uns et les autres à contre-temps... ou moi... par un malentendu crépusculaire qui me force à te désécrire douloureusement, à te mettre à nu, à te mettre à mort, sur l'une ou sur l'autre feuille d'un carnet taché de sang...

Écrire au plus près de soi, écrire au large, jouer du canif à l'infini contre soi, dans les fondrières de la mémoire et le massif de la langue, dans l'échancré de la fleur... la rectitude même, et la béance de l'autre et de soi... écrire en creusant, en fouissant, en ajustant, en planant, comme fondre et ravir, l'épervier, à l'instant de vérité, improbable et foudroyant... écrire l'échec avant le mot dans l'aventure de la continuité des jours... écrire au large, au plus près de soi, strictement déboutonné, dans la magnifique lumière, Michel Leiris...

Une nasse rompue débordant de senteurs sauvages, et le raidissement de l'aube dans l'herbe affûtée... être aveugle pour écrire ça... marcher, changer de territoire comme tout aveugle obligé d'inverser le lieu et le jour... une approche volatile, une écriture de chasse, libre et respirante... — à cette altitude, et par la langue qui m'a choisi, — d'un seul tenant nous étions la montagne et la fenêtre, le dedans et le dehors, vifs, incorporés... et je ne disposais que des sept doigts d'une main pour pétrir la pâte, enfourner le pain, — pour alléger les préparatifs, pour assurer la traversée...

Lier le retour à une clameur dissonante, à une ressemblance décalée, un trait de trop, une transgression furtive... vivre l'affre et le limen, écrire la porte dérobée de l'espace célibataire... une montagne derrière les yeux. la lente remontée d'un glacier de la poitrine à la gorge... les mots tapis sous la langue, quand le vent hurle dehors, et que les mots s'échangent, et s'éclairent, en catimini... la mort se dresse, se retire, rapprochée soudain par la houle de la couleur, le tranchant d'un fruit, l'envolée des feuilles de la lumière...

Jacques Dupin